

Au temps passé

Un vol mouvementé

Pendant mon service militaire, après les cours théoriques et pratiques, à Saint-Cyr le Fort, je fus affecté à la station météo régionale de Lyon-Bron.

Parmi les civils avec lesquels j'œuvrais, le plus ancien était le père G. tête de bon vivant, dont la calvitie s'abritait, à l'extérieur, sous une éternelle casquette à carreaux.

Après quelques temps de cohabitation, on devint plus familier et, un jour, il me raconta une aventure qui faillit mal se terminer pour lui.

Entre les deux guerres, le grand journal de Lyon, *Le Progrès* organisait au mois de mai, une course cycliste, bien connue des amateurs, le Marseille-Lyon, qui se courait un dimanche.

A cette occasion, le journal, qui pouvait chaque jour sa prévision météo à la station de Bron, invitait un météo à suivre la course dans la voiture officielle des organisateurs.

G. Célibataire endurci, fut, cette année-là, l'heureux élu. La descente vers Marseille devait s'effectuer à bord de l'avion de ligne Paris-Lyon-

Marseille. Ce samedi, veille de la course, G. monta dans le zinc avec un seul voyageur. Pas d'autre passager à bord. Ce client, un très gros homme, reconnu dans le pilote un ancien camarade d'escadrille, pilote de guerre comme lui.

Exclamation ! Embrassades ! Et on s'envola pour Marseille. La porte du cockpit ouverte, les trois hommes bavardaient. Le passager demanda à son ancien camarade de se "refaire la main" sur cet appareil. D'accord. Essai à deux. Tout va bien. Après un bout de route, le gros pilote seul, le titulaire du manche à balai va s'asseoir dans l'avion près de G. Le ciel est pur, peu de vent.

Le pilote indique alors qu'on peut voler sans personne au poste de pilotage. Entre copains, on est tranquille, on ne risque pas les foudres de la compagnie d'aviation. Il bloque les commandes avec une corde, laisse la porte du cockpit ouverte et s'assied près des deux autres. Tout se passe à merveille. On continue l'échange des souvenirs de guerre.

Un peu après Montélimar, dans un trou d'air (la zone du mistral commence) l'avion vire et plonge vers le sol en tournoyant. Réflexe stupide du gros : il se précipite vers la cabine ; mais tombe, bloquant la porte. Le pilote malgré ses efforts ne peut accéder à son poste. L'avion descend vers le sol. G. se pelotonne sur son siège et se dit «*c'est la fin*». A force de tirer le gros, le pilote parvient aux commandes et redresse l'appareil ; le sol n'était plus très loin. On respire, G. renaît ; mais le gros pleure jusqu'à Marseille en disant "*vous auriez été tués par ma faute*". A l'arrivée, on arrosa triplement ce miracle.

Si l'avion s'était écrasé, on aurait cherché en vain la cause de sa chute et tiré des conclusions erronées.

G. me dit «*on ne s'est jamais vantés de cette aventure, car les sanctions n'auraient pas manqué pour le pilote*».

• Jean Avenier